

Edna O'Brien ou l'impossible sérénité

GILLES ARCHAMBAULT

J'ai rendu compte dans ces pages il y a quelques mois des mémoires qu'a publiés Edna O'Brien sous le titre de *Fille de la campagne* (Sabine Wespieser, 2013). Tout en y trouvant intérêt, je déplorais que la romancière irlandaise fasse montre d'une certaine facilité dans l'évocation d'épisodes de sa vie. Point n'était besoin pour moi de chercher à intéresser le lecteur en l'aguiçant avec des détails au sujet de personnalités connues. Ces pages concernant sa vie de vedette des lettres britanniques jureraient à mon avis avec le récit attachant de son enfance et de sa vie de jeune femme en Irlande.

Le roman qui nous concerne aujourd'hui, *La maison du splendide isolement*, a paru en anglais en 1994 et en traduction française l'année suivante chez Fayard. Edna O'Brien traitait d'un sujet alors fort dérangeant. Comment illustrer la volonté de libération d'une partie du peuple irlandais alors que le pays scindé en deux par des intérêts — aussi politiques que religieux — divergents avait été la scène d'affrontements sanglants? Il fallait d'autant plus de courage de la part de la romancière qu'elle publiait son livre dans le pays oppresseur, la Grande-Bretagne, où se trouvait une bonne partie du public lecteur. Et qu'il ne s'agissait en rien d'une révolution dite tranquille, particularité très québécoise, comme chacun sait. Mais d'une vraie rébellion, organisée, fertile en événements tragiques.

Invasion de domicile

L'action du roman se déroule dans un coin perdu de

l'Irlande du Sud. Une vieille dame, Josie, vit seule dans une maison déglinguée. Une fois par semaine, on lui livre des victuailles. Pas question pour elle de bouger. Tout autour, que de la désolation, les murs sont crasseux, pleins de lézardes. Elle a tout loisir de songer à sa vie, à ce premier mari, brute alcoolique, plus intéressé à la chasse et aux

Sans apporter de solutions aux problèmes politiques qu'il soulève, le roman d'Edna O'Brien est une ardente dénonciation de l'injustice

beuveries qu'à l'aimer. Passant ses journées alitée, ne réussissant qu'avec peine à quitter sa couche, elle revoit son passé avec une belle ferveur. Tout s'est déjà déroulé. Et mal. La vie n'est vraiment pas ressentie par elle comme un enchantement.

Un jour, elle s'aperçoit qu'un intrus a forcé sa porte. Elle est à l'étage, inquiète, mais non apeurée. Elle ne tarde pas à apprendre qu'il s'agit d'un jeune homme de l'IRA en cavale. McGreevy est recherché pour meurtre. Josie ne croit vraiment pas qu'il soit raisonnable de mettre le pays à feu et à sang pour se libérer du joug anglais. Elle en a tellement vu toutefois tout au long de sa vie qu'elle ne se refuse pas à converser avec son visiteur.

Il faut dire que McGreevy n'a en rien l'apparence d'un tueur. Doux même, plein d'attentions pour elle. Chercher à le convaincre de l'inutilité de son engagement, il n'en est

pas question. Elle est passée de l'autre côté des choses. Elle se contente d'appivoiser sa présence. Elle ne fait rien non plus pour le dénoncer à des voisins ou à ce fournisseur qui, une fois par semaine, lui livre de quoi survivre. Pas question de donner des indices de nature à compromettre celui qui chaque jour lui est moins inconnu.

Le soldat de l'armée républicaine ne la convainc pas de la justesse de sa cause, mais il lui apporte une qualité de présence qu'elle n'a pas connue. S'il devient violent, se dit-elle, il lui aura au moins apporté pendant quelques jours cette chaleur que la vie lui a refusée. Il serait en quelque sorte un fils.

Faire justice

Pendant que les deux fraternisent de cette étrange façon, les forces de l'ordre, ainsi qu'on le dit légèrement, ont acquis la certitude que McGreevy ne peut être ailleurs que dans cette vieille demeure. Edna O'Brien recrée de façon fort convaincante le monde d'exécutants au service d'une idée de la justice, des personnes accomplissant un travail tout simplement.

Que valent les idées, les convictions les plus profondes? La romancière nous dit aux dernières pages qu'on ne peut prendre la terre d'un peuple. Mais elle ajoute «*que le même sang et les mêmes*

larmes coulent de l'ennemi comme de soi, bien que pas toujours dans les mêmes proportions». Mais il faut «*pénétrer jusqu'au cœur de la haine et de l'injustice, y boire, y être bu*».

Pour Edna O'Brien, et c'est la dernière phrase du roman, cette connaissance, l'être humain doit l'acquérir. On ne peut que le souhaiter. Une chose est certaine, ce roman qui n'apporte aucune solution aux problèmes politiques qu'il soulève, et on ne songerait pas à le déplorer, est une ardente dénonciation de l'injustice. Un beau roman.

Collaborateur
Le Devoir

**LA MAISON DU
SPLENDIDE ISOLEMENT**
Edna O'Brien
Traduit de l'anglais (irlandais)
par Jean-Baptiste de Seyres
Sabine Wespieser
Paris, 2013, 317 pages

